

Jean-Pierre Despeghel – Directeur Recherche Oléagineux Europe Monsanto

Que préférez-vous dans votre métier de sélectionneur ?

Parmi beaucoup de choses, c'est avant tout la liberté de créer. Le sélectionneur est libre de ses choix. Nous imaginons les produits à créer pour dans 10 ans (il faut de 7 à 12 ans pour créer une variété de colza), et nous choisissons les plantes parentes que nous allons croiser pour y arriver. A l'intérieur de contraintes techniques nous pouvons exprimer notre créativité.

Ce métier est complexe, le sélectionneur a beaucoup de partenaires autour de lui. C'est un travail d'équipe structurée où les rôles sont bien définis : celui qui assure le suivi des générations, le responsable de la fixité, celui qui gère la production des lignées parentales pour les hybrides,... Il se pratique aussi bien à l'extérieur dans les champs à travers l'Europe, qu'au bureau, au laboratoire ou dans la serre.

Notre rôle de sélectionneur, in fine, est de participer à un défi sociétal majeur : celui de l'alimentation des populations.

L'explosion de la population mondiale combinée à la diminution des surfaces cultivables nécessitera de produire plus sur moins de surfaces. L'augmentation de la productivité est un enjeu majeur pour demain. De plus la société demande de produire mieux avec moins de produits de protection des plantes et d'engrais. Plus que jamais l'amélioration des plantes est une clé de ces enjeux.

Comment faites-vous pour prendre en compte les besoins de la société ?

Nous sommes des intégrateurs de technologie mais aussi d'idées provenant de nos interlocuteurs réguliers : techniciens, agriculteurs, distributeurs, huiliers ou autres industriels de la transformation.

Quels éléments prenez-vous en compte pour améliorer le colza, et comment les intégrez-vous dans vos programmes de sélection ?

Nous faisons la synthèse de besoins de différentes natures : quelles sont les grandes tendances de consommation, quelles sont les politiques nationales et européennes en matière d'agriculture et d'environnement ? Que veut le consommateur, que demande l'industrie ?

Au niveau agronomique, pour répondre aux spécificités locales nous définissons des idéotypes : dans les régions ventées il faut des variétés qui résistent à l'égrenage, pour l'Est de l'Europe des variétés résistantes au froid. Nous essayons d'adapter le colza envers

les aléas climatiques (sécheresse, tempêtes,...).

Pour limiter les traitements chimiques, nous essayons d'introduire des gènes de résistance au cortège parasitique qui se développe. Nous ne faisons que poursuivre le travail de l'homme, capable de choisir les meilleures plantes, depuis 8 à 10 000 ans ! Par exemple, aujourd'hui en France l'hybride le plus cultivé est résistant à une maladie majeure : le phoma; nous travaillons sur d'autres telles que le verticillium et le sclérotinia.

Nous commençons à regarder les tolérances génétiques aux insectes.

Pour utiliser moins d'engrais, depuis longtemps nous avons mis nos pépinières au régime en les cultivant avec très peu d'azote pour sélectionner les plantes qui poussent le mieux avec moins d'engrais, et sans traitement fongicide pour sélectionner les plus résistantes aux maladies.

Un nouveau problème est apparu en Poitou-Charentes : l'orobranche, une plante parasite qui se fixe sur les racines du colza et va jusqu'à tuer la plante. Par la sélection classique nous n'arrivons pas à trouver la parade.

Dans certains cas nous nous aidons des marqueurs moléculaires, ces indicateurs de la présence de gènes responsables de caractères invisibles au champ.

Pour l'industrie de l'huile nous avons sélectionné des colzas légèrement enrichis en omégas 3. Nous avons créé des variétés plus riches en acide oléique et moins riches en acide linoléique, innovations pour l'alimentaire (fritures) et les biocarburants, mais au détriment de leur performance en rendement. Nous arrivons tout juste maintenant à les rendre aussi compétitives que les autres.

Les sélectionneurs jouent-ils un rôle dans la préservation de la diversité, et si oui, comment ?

La diversité végétale est à la source de l'amélioration des variétés cultivées. Des caractères utiles, comme des résistances génétiques à de nouveaux parasites, peuvent se trouver dans des plantes sauvages.

Heureusement que les sociétés privées non seulement ont maintenu chez elles du matériel végétal depuis très longtemps, mais ont enrichi la diversité avec leurs variétés et lignées.

En France une collection nationale *Brassica* (colza, chou...) est en train de se mettre en place. Cela demande beaucoup de moyens. Les sélectionneurs privés et l'INRA définissent ensemble le matériel qu'ils y apportent, celui qui est indispensable à conserver pour éviter toute perte.

Quelles ressources utilisez-vous dans les programmes ?

Nous utilisons nos propres ressources, et très peu d'apports de l'extérieur. Il y a de moins en moins de recherche publique de par le monde, les universités s'en détournent. Les banques de gènes ne sont pas toujours accessibles, cela dépend des pays.

Dans le même temps, la recherche privée est dynamique car le nombre de sélectionneurs augmente depuis les années 1980.

Comment vos travaux de recherche peuvent-ils être financés ? Y-a-t-il une propriété intellectuelle sur les plantes ?

Dans le domaine des plantes comme dans d'autres, les entreprises ont les moyens de protéger leurs inventions et de faire valoir des droits sur les innovations. S'il n'existait pas d'outil de rémunération de la recherche celle-ci disparaîtrait.